

HISTOIRE
DES
CABINETS DE L'EUROPE
PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

TOME TROISIÈME.

13
19

HISTOIRE

DES

CABINETS DE L'EUROPE

PENDANT

LE CONSULAT ET L'EMPIRE,


ÉCRITE AVEC LES DOCUMENTS RÉUNIS AUX ARCHIVES
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES,

1800 — 1815

PAR ARMAND LEFEBVRE,

Ancien attaché au ministère des affaires étrangères.

TOME TROISIÈME.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1846

HISTOIRE

DES

CABINETS DE L'EUROPE

PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE,

1800 — 1815.



CHAPITRE XV.

Impression déplorable produite à Berlin par la nouvelle de la violation du territoire d'Anspach. — Soulèvement des esprits. — Intrigues du parti coalitionnaire : le roi cède aux passions déchaînées : il arme contre la France. — Arrivée soudaine de l'empereur Alexandre à Berlin. — Effet produit sur le roi par la nouvelle du désastre de Mack. — Arrivée de l'archiduc Antoine à Berlin. — Convention signée le 5 novembre à Potsdam. — Mission de M. d'Haugwitz auprès de l'empereur Napoléon. — Visite au tombeau du grand Frédéric : adieux. — Opérations navales. — Bataille de Trafalgar.

Les joies du triomphe que l'empereur venait de remporter à Ulm ne devaient pas être sans mélange d'amertume. Presque au même moment où ses armes détruisaient l'avant-garde de la coalition, la

fortune lui faisait expier cruellement ses faveurs ; elle le frappait à la fois à Berlin dans sa politique, et à Trafalgar dans sa marine.

L'empereur Alexandre avait appris à Brzesc le refus de Frédéric-Guillaume d'accorder aux Russes le passage à travers la Silésie. Il ne s'était pas attendu à tant de fermeté de la part de ce prince : il eut peur de l'avoir blessé, et il lui écrivit aussitôt une lettre remplie des protestations les plus vives de son respect pour l'indépendance de son territoire, désavoua toute parole qui aurait pu offenser sa délicatesse, et le pria, avec de nouvelles et plus vives instances, de lui accorder une entrevue. Le jeune prince Dolgorouki, un de ses aides de camp, fut chargé de porter cette lettre à Berlin.

L'énergie de Frédéric-Guillaume avait été épuisée par sa ferme et loyale réponse à l'empereur Alexandre, et il n'était pas sans ressentir un fond d'inquiétude de l'effet qu'elle avait pu produire. La lettre du czar lui causa une vive et secrète joie. Mais, attentif à n'altérer par aucune démarche compromettante ses rapports de neutralité amicale et pacifique avec l'empereur Napoléon, il déclina pour la seconde fois l'entrevue demandée. Il venait de congédier le prince Dolgorouki, et se croyait enfin sorti des passes dangereuses au milieu desquelles il lui fallait gouverner, quand un courrier de la régence d'Anspach vint lui apprendre que le maréchal Bernadotte avait méconnu la neutralité du margrave et forcé le passage.

Depuis six mois, ce prince avait mis son honneur à repousser tous les efforts tentés de part et d'autre pour l'entraîner sur les champs de bataille : il n'avait pas failli un seul jour, du moins dans ses actes officiels, au système d'impartiale neutralité dont il avait fait le principe régulateur de sa politique : il avait le droit de compter qu'à leur tour les puissances belligérantes éviteraient de porter la moindre atteinte à l'indépendance de son territoire. Il est donc certain que la violation du territoire d'Anspach recevait de la situation délicate dans laquelle se trouvait ce prince une extrême gravité. En l'apprenant, il fut saisi de douleur et de colère : son premier mouvement fut d'arrêter la marche des corps qui se rendaient en Poméranie et dans la Pologne prussienne, et de leur donner une direction offensive contre la France. Pendant plusieurs jours, les portes de son palais furent interdites à M. de la Forest et au grand maréchal : l'on alla même jusqu'à mettre en délibération s'il ne leur serait pas signifié de quitter sur-le-champ Berlin. L'émotion, gagnant de proche en proche, envahit bientôt les salons et l'armée. Hier encore, l'opinion semblait pencher vers la France : c'est la France qu'elle prend aujourd'hui pour l'objet de sa haine. Partout, l'on n'entend plus qu'un cri, cri de fureur et de guerre contre nous. Le duc de Brunswick, jusqu'alors si réservé, le vieux maréchal de Mœllendorf, l'un des partisans les plus prononcés de l'alliance française, mêlent leurs clameurs à celles des jeunes officiers, et disent